

Préface

Bucarest, Février 2013

Nous étions en décembre 2012, en pleine ère de la mondialisation et de la modernisation, à l'heure où la communication passe par le biais des médias et réseaux sociaux, lorsque j'ai reçu le courrier électronique d'une jeune femme dont le nom m'était familier.

La jeune étudiante de la plus prestigieuse université parisienne : la Sorbonne, me priait de rédiger la préface du livre qu'elle était en train d'écrire et qui paraîtra prochainement, en France, sous le titre « Je suis Tzigane et je le reste ».

Cette jeune femme était Anina, première étudiante d'appartenance à l'ethnie Rom admise à cette université de renommée mondiale et séculaire. Peu de temps avant cette demande,

nous avons partagé les pages d'une même revue à grand tirage roumaine, dont l'édition était spécialement consacrée aux parcours de succès de certaines personnes et célébrités d'origine rom. Son histoire avait été, à la même époque, relayée par nombre de médias de la presse écrite et télévisée en Roumanie.

Parcours admirable pour lequel je l'avais moi-même contacté afin de la récompenser lors de la Cérémonie « Gala d'excellence des roms » organisée, à Bucarest le 18 décembre 2012. Cérémonie à laquelle, elle fut malheureusement, dans l'impossibilité de participer, devant passer des examens universitaires le même jour.

L'histoire d'Anina me rappelle ma propre histoire, de la fuite du temps du régime communiste qu'a connu notre pays quelques années auparavant, à la persévérance démesurée pour surmonter ma situation précaire et réussir dans la vie.

Je suis heureux qu'Anina ait trouvé en elle le courage et la force de mettre par écrit les expériences, les événements, aussi bien douloureux et traumatisants qu'heureux qui l'ont amenée à cette étape de sa vie.

Je mesure combien cela a dû être difficile pour cette jeune femme, mais sa volonté de mener à bien une lutte contre les préjugés dont elle a souffert personnellement et dont souffre malheureu-

sement depuis des siècles notre communauté a eu raison de sa pudeur.

Et c'est sans nul doute, grâce au dépassement d'elle-même qu'elle parviendra, j'en suis certain, à mener à bon terme son projet.

Ambition que je soutiens avec la plus grande ferveur, étant donnée la mission d'intégration de la communauté rom dans la société roumaine qui est la mienne depuis plusieurs années, d'abord en tant qu'ambassadeur européen de la minorité rom en 2007 et 2008, puis en tant que conseiller d'Etat dédié au problème rom et que je continuerai à soutenir au cours de mon mandat de sénateur. La lutte contre les préjugés est devenue mon sacerdoce.

Et l'exemple que représente Anina sert amplement cette noble cause. C'est pourquoi d'ailleurs, j'ai accepté avec plaisir de préfacer son livre.

J'espère de tout cœur que le message que délivre son témoignage touchera le grand nombre de jeunes possible, d'origine Rom et gadje, qu'il représentera pour ses lecteurs un modèle à suivre, un exemple démontrant que par le travail, la persévérance et la confiance, on peut se créer son propre chemin et façonner sa propre vie.

Je suis intimement convaincu, que de la même façon dont j'ai moi-même représenté un modèle pour Anina, à travers son expérience et son

succès, transcrits dans cet ouvrage, elle deviendra aussi une inspiration pour le jeunes roms d'aujourd'hui, et des générations futures.

Damian Draghici
Conseiller d'Etat en charge la question
des Roms auprès du premier ministre roumain

Avant-propos

Au cœur de l'été 2012, les évacuations de campements regroupant les Roms ont fait la une de l'actualité en France.

Manuel Valls, le ministre de l'Intérieur nommé quelques mois plus tôt au sein du gouvernement socialiste de Jean-Marc Ayrault, réaffirmait pour l'occasion sur toutes les ondes et devant chaque caméra sa volonté de « démanteler les campements quand il y a une décision de justice ». Cela venait justement d'être le cas à Villeneuve-le-Roi, dans le Val-de-Marne, où une centaine d'adultes et d'enfants installés depuis le printemps venaient d'être chassés par les CRS et les bulldozers.

Pareille mesure avait été prise à Evry, dans l'Essonne, ville dont le ministre était maire avant d'entrer au gouvernement.

A Villeneuve-le-Roi comme à Evry, à Marseille comme à Créteil, dans le Nord ou en région lyonnaise, les procédures judiciaires se multipliaient.

Et, chaque fois, les autorités invoquaient des raisons strictement sécuritaires, des conditions d'insalubrité inacceptables.

« Il faut trouver des solutions en matière de logement et d'insertion, mais il faut aussi et d'abord reconduire à la frontière ceux qui sont en situation irrégulière », avait alors ajouté Manuel Valls.

Dans cette actualité qui ne parlait que d'évacuation de camps, de misère, d'expulsion, dans cette période où, sur certains blogs, quelques-uns s'en sont donné à cœur joie pour de nouveau cracher leur venin sur les Roms, une douce voix est venue retentir sur les ondes de RTL.

Celle d'Anina, une jeune femme rom âgée de 22 ans, habitante de Bourg-en-Bresse dans l'Ain.

Avec son petit accent, elle expliquait en ce matin du 23 août 2012 qu'elle avait connu les squats, les campements, les chambres miteuses à son arrivée en France à l'âge de sept ans.

Puis elle expliquait qu'elle avait dormi dans un camion, qu'elle n'avait pas toujours mangé à sa faim, qu'elle avait fait la manche, que cela avait été humiliant pour elle.

Mais le reportage de Frédéric Perruche nous disait aussi qu'elle avait appris le français en quelques mois, qu'elle avait eu son bac S avec mention, qu'elle venait brillamment d'obtenir sa licence en droit.

Et que, surtout, elle allait intégrer quelques jours plus tard la célèbre université de la Sorbonne à Paris.

« Quand on a traversé ce que j'ai traversé, c'est qu'on a la rage de réussir, disait-elle. C'est le seul moyen de prendre une revanche sur la vie. Les Roms ne sont pas seulement des personnes qui font la manche ou qui sont là, à traîner un peu partout. C'est une communauté qui a une culture, une histoire et qu'il faut essayer de connaître. Il ne faut pas en avoir peur, il faut juste essayer de nous comprendre et de nous donner une chance. »

En entendant ces propos ce matin-là, j'ai voulu en savoir plus sur cette jeune femme qui osait parler, sur cette jeune diplômée qui se destine à être juge, sur ce parcours unique amenant une jeune fille des camps roms jusqu'à la Sorbonne.

Quelques jours plus tard, j'étais chez elle, à Bourg-en-Bresse. Et elle a commencé à me raconter son histoire. La jeune femme timide au début des entretiens a vite cédé la place à une

enfant qui me racontait ses souvenirs d'un autre monde, d'une autre époque.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Chaque récit, chaque souvenir enfoui au plus profond de sa mémoire ressurgissaient dans un torrent de paroles, d'images cruelles, immondes, horribles.

Mais, plus les heures passaient, plus ses phrases étaient douces, joyeuses, pleines d'espoir avec toujours cette petite pointe de nostalgie.

L'enfant était redevenue adulte, mais elle n'avait pas oublié d'où elle venait ni où elle voulait aller.

Pendant une semaine, je suis resté auprès de cette jeune femme qui, chaque jour, se dévoilait un peu plus et voyait cette échéance « Sorbonne », ce voyage à Paris, loin de ses parents, arriver très vite, trop vite. Car elle redoutait ce moment où elle devrait quitter le cocon familial.

C'était la première fois dans sa jeune existence qu'elle allait se retrouver loin des siens et voler de ses propres ailes, pour son bien et pour le bonheur de toute sa famille.

Jamais je n'ai vu des parents aussi fiers de leur fille. Jamais je n'ai vu des parents se sacrifier autant pour leur enfant.

Au petit matin du lundi 17 septembre 2012, Anina est entrée à la Sorbonne en pensant à ses parents, à son incroyable parcours. Ce jour-là,

dans l'actualité, personne n'a parlé d'évacuation
de camps de Roms.

Frédéric Veille